

## **CHRONIQUE DES ENVAHISSEURS: CINQUANTE ANS DE J.O.C.**

### **2- PREMIERS PRÉCURSEURS "LIBÉRAUX": DE JACQUES ROUX À BUCHEZ:**

*La vie religieuse et la foi périront moins à cause des objections de quelques intellectuels qu'à cause d'une civilisation totalement séculière. C'est là qu'est la menace essentielle et c'est là qu'un combat doit être mené. Jean DANIELOU (25).*

A partir de 1815, dans toute l'Europe, l'Eglise fait corps avec la contre-révolution triomphante: «...elle a besoin des gouvernements contre-révolutionnaires; les forces libérales et nationales sont, en général, hostiles à la religion et à la papauté» (26). En France, à l'occasion de la négociation d'un nouveau concordat avec le gouvernement de Louis XVIII, Pie VII intervient même dans la discussion parlementaire, par l'intermédiaire d'un député, ce qui «produit un fâcheux effet» (27).

#### **LA FRANCE, PAYS DE MISSION:**

Malgré ces bavures, malgré le voltairianisme de la bourgeoisie, la réaction cléricale - principalement gallicane - poursuit sa contre-offensive: monseigneur Frayssinous, qui fut à la fois grand maître de l'université et ministre des cultes, est chargé de la réforme de l'enseignement. Et si la tentative de constitution d'un Etat chrétien échoue, l'Eglise de France réussit à reconstituer sa substance, à se reconstruire.

Sous Charles X la bigoterie s'accroît, des missions parcourent les provinces pour prêcher et évangéliser: «Leurs prêtres arrivent par groupes dans une localité, mettent en interdit les bals, les théâtres, les carnivals, organisent dans les sanctuaires des exercices répétés plusieurs semaines durant et relevés de manifestations à grand spectacle, telles que prédications au milieu des tombes du cimetière, confessions en masse et communions collectives...» (28). Les excès de cette brutale tentative de reconquête n'amèneront pas que les résultats souhaités. Par exemple avec Proudhon: «Mes premiers doutes sur la foi me vinrent vers ma seizième année, à la suite de la mission qui fut prêchée en 1825 à Besançon» (29).

Mais les prêtres pouvaient s'efforcer de reconquérir du terrain, soutenus par la nostalgie des ultras, ils ne pouvaient refaire l'histoire. La révolution bourgeoise n'était pas un accident, même Daniel Rops le reconnaît tout en essayant de masquer la réalité sous une fausse naïveté: «Coïncidant étrangement avec la révolution politique dont la France est le premier théâtre, la révolution de la machine marque la fin du XVIIIème siècle et les débuts du XIXème siècle (...). Les machines coûtant cher, l'industrie réclamera, pour se développer, des concentrations énormes de capitaux» (30). Après l'émergence de sa bourgeoisie, qui mit plusieurs siècles à renverser le féodalisme, la France entrait dans une nouvelle

(25) Cardinal Jean Danielou, *L'avenir de la religion*, Fayard, Paris 1968, p.24.

(26) Daniel Rops, *L'Eglise des révolutions*, t.1 - *En face de nouveaux destins* (imprimatur 26-1-1960), Fayard, Paris 1965, p.1038.

(27) Dansette, op. cit., p.250. (28) Ibid., p.270.

(29) P.-J. Proudhon, *Ecrits sur la religion*, Marcel Rivière éd., Paris 1959, p.16.

(30) Rops, op. cit., p.632.

phase de l'accumulation du capital: l'industriel prenait peu à peu le pas sur le propriétaire terrien et le marchand, le banquier prospérait de plus belle.

### **LA MISERE SERT L'ÉGLISE:**

La révolution avait supprimé les corporations de l'Ancien Régime et interdit le droit d'association. Le contrat de travail était considéré comme un contrat entre égaux. Bonaparte empereur avait fait punir de prison les coalitions: «*Toute grève était illégale. La Restauration, dans tous les pays d'Occident, avait maintenu ces prescriptions*» (31). Les apparences formelles de l'Etat pouvaient changer, l'important était de préserver les acquis de la révolution bourgeoise.

Dans ces conditions le prolétariat était totalement désarmé et l'industrialisation, qui ne touchait encore que quelques départements, accroissait la misère des exploités; la force de travail était rémunérée à son prix le plus bas, à peine - et pas toujours - ce qu'il fallait pour survivre (32).

Si la stratégie de l'Eglise impliquait le soutien des gouvernements issus de la défaite de la France impériale, quelques évêques des régions concernées protestaient «*contre la soif de l'or*» à laquelle on «*immole les forces, la santé de ses semblables*» (33). Lamennais déclarait, dans *Sur l'observation du dimanche*, en 1823: «*Vous aurez les îlotes de l'industrie qu'on forcera, pour un morceau de pain, à s'enfermer dans les ateliers*» (34).

Il faut traiter ces interventions sans complaisance. La misère offre une belle occasion de dévider des homélies sentimentales visant à faire croire que le christianisme a vocation de sauver l'humanité; Jean-Paul II vient encore d'utiliser cette technique de manipulation des foules au cours de son voyage au Mexique. La misère n'est pas une invention de l'industrialisation. La paysannerie l'a toujours connue, au moins à l'état endémique. Vauban, qui la dénonçait, subit la disgrâce de Louis XIV; La Bruyère décrivait les paysans se nourrissant de racines.

L'Eglise s'accommode fort bien de la misère: elle en a besoin pour se faire valoir.

### **UN IDÉAL THOMISTE:**

A travers les siècles, maintenant comme il y a cent cinquante ans, les objectifs stratégiques sont les mêmes: «*...le projet contre-révolutionnaire catholique se défend en permanence de vouloir être un retour au passé et d'être animé par une nostalgie d'Ancien Régime (...). On s'inspire idéologiquement du passé (par exemple avec ses composantes corporatistes), mais sans nostalgie du passé. On emprunte au passé un modèle, dont on sait bien que, élaboré au Moyen Age, il n'a jamais trouvé historiquement sa réalisation plénière. Il n'est (...) qu'un idéal historique concret, fondé sur le thomisme, et qu'on veut tourner vers l'avenir*» (35).

Si les grands courants historiques obéissent à des déterminismes profonds et encore mal connus, leur déroulement n'est pas linéaire et dans ses tourbillons apparaissent des hommes qui en sont les acteurs plus ou moins heureux. En cherchant bien on peut déjà trouver du temps même de la révolution quelques prémices du christianisme social en France: «*...le catholicisme social peut se souvenir de Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados qui dans son Cercle social étudiait la misère des classes populaires, et même du prêtre apostat Jacques Roux, chef des Enragés, précurseurs d'un collectivisme chrétien*» (36).

(31) Ibid., p.633.

(32) Edouard Dolleans, *Histoire du mouvement ouvrier*, t.1 - (1830-1871), Armand Colin, Paris 1948, pp.14 à 31.

(33) Paul Droulers, *Catholicisme et mouvement ouvrier au XIXème siècle* in *Cahier du Mouvement Social* n°1: *Christianisme et monde ouvrier*, Ed. ouvrières, Paris 1975, p.40.

(34) Ibid., p.39. (35) Emile Poulat, *ibid.*, p.17.

(36) Rops, op. cit., p. 645. *Les soixante-huitards qui se surnommaient «Enragés» avaient-ils l'intuition du contenu idéologique de ce substantif?*

Mais l'environnement n'étant vraiment pas propice, le serpent de mer se met en plongée jusqu'aux années 1820 pour refaire surface, en ce qui concerne les progressistes, avec Saint-Simon: «*qui n'entend pas annuler le système chrétien, fut-il médiéval, mais le mettre en harmonie avec le progrès des sciences positives: déplacer le paradis terrestre en le transportant du passé vers l'avenir*» (37).

On commence à voir ce retour aux prétendues sources des évangiles, auquel nous nous efforcerons de tordre le cou dans quelques chapitres.

## **BUCHEZ ET LA DÉMOCRATIE CATHOLIQUE**

Une branche du saint-simonisme, l'école buchézienne, présente un intérêt particulier.

Athée et matérialiste vers la fin de l'adolescence. Bûchez, passé la trentaine, revient à la foi catholique tout en restant marqué par son passage de quelques années chez les saint-simoniens. Il participe à la révolution de juillet 1830, fonde un hebdomadaire, publie plusieurs ouvrages dont, en collaboration, une *Histoire parlementaire de la révolution française* où, dans la préface d'un des tomes, il expose en quelques phrases sa conception catholique de la démocratie parlementaire: «*La souveraineté du peuple est catholique en ce qu'elle commande à chacun l'obéissance à tous. Elle est catholique en ce qu'elle comprend le passé, le présent et l'avenir. Elle est catholique en ce qu'elle tend à faire de toute société humaine une seule nation soumise à la loi de l'égalité. Elle est catholique enfin en ce qu'elle émane directement de l'enseignement de l'Eglise*» (38).

Curieusement Bûchez est jacobin, centraliste: un ancêtre dans lequel n'aimeront pas se reconnaître les chrétiens-socio-autogestionnaires d'aujourd'hui, parce qu'il n'a pas su distinguer entre les objectifs et la méthode. Il se plaçait pourtant sur le même axe de recherche, comme ils disent: «*Cet homme, à la fois théoricien et réalisateur, pose l'identité entre catholicisme médiéval - il connaît le thomisme - et révolution*» (39). On peut comprendre que la thèse thomiste du bien commun l'ait éloigné de l'observation de la lutte des classes, bien qu'il soit partisan de la création d'associations ouvrières de production pour supprimer «*le prélèvement indu opéré par les patrons sur le produit du travail des ouvriers*» (40). Bûchez, comme tous les thomistes modernes, est anticapitaliste. N'oublions surtout pas que cet anticapitalisme-là n'a rien de commun avec le nôtre. Absolument rien.

Bûchez fit des disciples parmi quelques ouvriers qui fondèrent le périodique *L'Atelier*. Comme leur expérience sert de point d'appui à certaines des thèses que nous combattons, elle mérite qu'on lui consacre un article entier. Ce sera le prochain.

**Marc PREVOTEL.**

Prochain article: III - Premiers précurseurs «*libéraux*»: *l'Atelier*.

-----

(37) André Manaranche, *Attitudes chrétiennes en politique*, Seuil, Paris 1978, p.71.

(38) Maurice Vaussard, *Histoire de la démocratie chrétienne* t.1 - France, Belgique, Italie, Seuil, Paris 1956, p.29.

(39) Manaranche. op. cit., p.72.

(40) Vaussard, op. cit., p.30.